La success story de Milos Forman

Autor(en): **Asséo, Laurent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 8

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932560

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

croient pas. A leurs yeux, l'hôpital n'est qu'un décor de *sitcom* où les acteurs jouent faux. Une farce macabre et une mise en scène funèbre de plus?

Une subtile mise en abyme

Dans la première séquence de «Man On The Moon», Jim Carrey (Andy Kaufman) apparaît sur un fond noir pour interpeller le spectateur et le prévenir que l'histoire de sa vie à laquelle ils vont assister est parfaitement trompeuse. Cette scène première – et même, au sens psychanalytique, «primitive» en ce qui concerne Andy – recèle les enjeux existentiels, réflexifs et critiques développés par la suite. Forman se concentre en effet sur un personnage qui n'existe qu'à travers le spectacle et l'image qu'il donne de lui-même. De plateau de télévision en *ring* de catch, la même quête d'identité s'affirme et s'annihile simultanément. Comme dans la plupart des œuvres du cinéaste, le comportement infantile et anarchiste de son personnage est à la fois le pur produit et l'agent déstabilisateur du système dans lequel il évolue.

Sans aucune ostentation ni férocité, Forman pose un regard d'une lucidité remarquable sur le monde de la télévision et, par extrapolation, sur la société du spectacle exemplaire qu'est l'Amérique. Et sous des dehors très classiques, «Man On The Moon» se révèle beaucoup plus troublant et audacieux dans sa perception de l'emprise des images TV sur la réalité que bien des films conceptuels et sociologiques récents, tel que «The Truman Show» (avec le même Jim Carrey). On se souvient que dans l'œuvre de Peter Weir, Jim Carrey découvrait qu'à son insu, il avait été filmé durant toute sa vie, qu'il était l'acteur d'une *sitcom* grandeur nature. D'un côté, il y avait l'univers factice créé par la télévision et de l'autre la vraie vie. Dans le film de Forman, la séparation entre le réel et son reflet n'est jamais nette. ■

Réalisation Milos Forman. **Scénario** Scott Alexander, Larry Karaszewski. **Image** Anastas Michos. **Musique** R.E.M. **Montage** Christopher Tellefsen, Lynzee Klingman, ACE. **Décors** Patrizia von Brandenstein. **Interprétation** Jim Carrey, Danny De Vito, Courtney Love… **Production** Mutual Film Company, Universal Pictures; Georges Shapiro, Howard West. **Distribution** Ascot Elite (1999, USA). **Durée** 2 h 00. **En salles** 15 mars.

La *success story* de Milos Forman

Après avoir été le chef de file de la Nouvelle Vague tchèque dans les années soixante, Milos Forman s'est exilé aux Etas-Unis où il poursuit depuis 1971, une brillante carrière parsemée de succès.

Par Laurent Asséo

Est-ce que la vie de Milos Forman ferait une bonne *biopic*[1], telle que notre cinéaste semble les affectionner? En tout cas, elle permettrait de retracer, à travers le parcours d'un individu, certains événements importants de la deuxième moitié du XXe siècle. Né en Tchécoslovaquie en 1932, il voit ses parents déportés pendant la guerre à Auschwitz et à Buchenwald. En 1968, alors que le cinéaste se trouve à Paris, les chars russes envahissent Prague, permettant ainsi de rétablir un gouvernement communiste pur et dur. *Exit* le vent d'une certaine liberté qui avait soufflé entre 1965 et 1968 en Tchécoslovaquie. A la mort du Printemps de Prague, Forman ne voudra plus rentrer dans son pays pendant quelques années. Mais, malgré ces tragédies de l'histoire, une biographie filmée de ce réalisateur ressemblerait surtout à une *success story.*

Un jeune homme dans le vent

Dans les années soixante, Forman fut, notamment avec Jiri Menzel, Yvan Passer et Vera Chytilova, l'un des chefs de file de la Nouvelle Vague tchèque. Son premier long métrage, «L'as de pique» (1963), chronique psychologique et sociale sur le conflit de générations, obtient le Grand Prix du Festival de Locarno. En 1965, «Les amours d'une blonde», comédie douce-amère sur la vie amoureuse d'une jeune ouvrière, assoit la renommée internationale du cinéaste. Enfin, réalisée en 1967, «Au feu, les pompiers», satire indirecte, caustique et pessimiste de la société communiste, est en lice aux Oscars pour le Prix du meilleur film étranger.

Un cinéaste américain

Exilé aux USA depuis le début des années septante, Forman réussit une nouvelle carrière américaine jalonnée de quelques grands succès. Contrairement à d'autres cinéastes immigrés, l'auteur d'«Amadeus» évitera à la fois le statut de marginal rejeté par le système et celui de tâcheron aux ordres des producteurs. Mais n'y a-t-il pas une ombre à ce tableau professionnel presque idyllique? Un biographe plus perspicace ou un cinéphile exigeant peut se poser la question suivante: est-il devenu un grand cinéaste classique ou bien s'est-il transformé en artisan haut de gamme des plus brillants? A propos de la période tchèque du réalisateur, le critique français Jean Douchet écrit: «C'est ce dosage de chronique naturaliste et de regard amusé qui fait le réalisme de Forman. Mobile, sa caméra saisit l'air du temps, capte les errances de jeunes gens

Le cinéaste Milos Forman et Jim Carrey

Andy Kaufman (Jim Carrey) et son épouse Lyne (Courtney Love)

et ne peut s'empêcher de constater avec une douce ironie que le compte à rebours de cette jeunesse filmée approche de son terme»[2].

Films classiques ou académiques?

Depuis qu'il a quitté la Tchécoslovaquie, Forman a laissé derrière lui la légèreté et l'originalité de ses chroniques contemporaines. La plupart de ses films américains sont des transpositions plutôt luxueuses d'œuvres théâtrales et littéraires ayant eu déjà du succès: «Vol au-dessus d'un nid de coucou» («One Flew Over The Cuckoo's Nest», 1975) est l'adaptation cinématographique d'un roman déjà adapté pour le théâtre; «Hair» (1979) transpose sur grand écran la comédie musicale du même nom; «Ragtime» (1981) est également adapté d'un roman; «Amadeus» (1984) s'inspire d'une pièce triomphale de Pierre Schaffer; enfin, le sous-estimé «Valmont» (1989) est l'une des nombreuses versions des Liaisons dangereuses, l'œuvre de Choderlos de Laclos.

L'impression que Forman se moule dans des projets toujours choisis avec soin et complètement retravaillés, mais plus vraiment personnels, n'est donc pas infondée. Autre indice probant d'un possible académisme de sa carrière américaine: après l'échec commercial de «Taking Off» (1971), il ne réalisera que des films en costumes. Même «Hair» se passe dix ans avant la réalisation du film. Cela dit, un exégète scrupuleux se rend vite compte d'une certaine cohérence thématique entre les œuvres du cinéaste. Son œil distant et amusé aime suivre des personnages qui déstabilisent la société dans laquelle ils évoluent. Comme dans «Larry Flint» (1996) ou «Man On The Moon», Forman ne cesse de brosser l'histoire récente de l'Amérique. D'ailleurs, Larry Flint, pornographe fondateur de la revue Hustler et le comique Andy Kaufman de «Man On The Moon», tous deux coutumiers de la subversion, se ressemblent étrangement. Alors, Forman? Admirable metteur en scène ou véritable auteur? L'énigme reste entière. ■

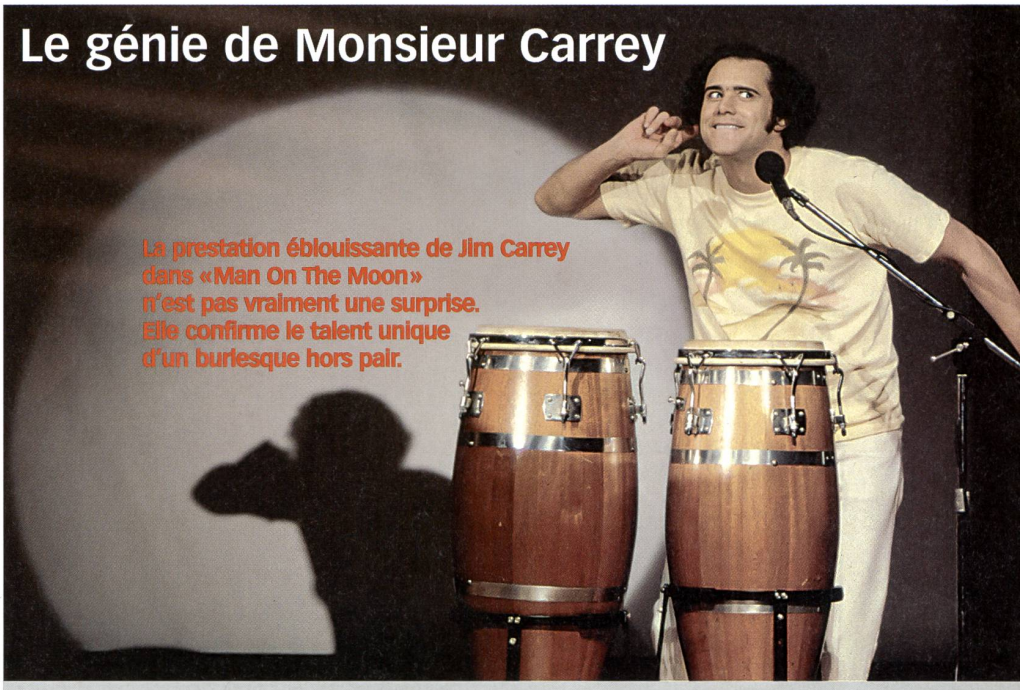
1. Contraction de biographie et de picture *(film).*

2. Jean Douchet «Nouvelle Vague», éd. Cinémathèque française/Hazan. Paris 1998.

Milos Forman en quelques dates

1932	Naissance à Caslaz (Tchécoslovaquie)
1965	«Les amours d'une blonde»
1968	Les chars russes envahissent Prague
1971	«Taking Off», premier film américain
1975	«Vol au-dessus d'un nid de coucou» («One Flew Over The Cuckoo's Nest»)
1984	«Amadeus»
1998	«Larry Flint»
1999	«Man On The Moon»

Le génie de Monsieur Carrey



La prestation éblouissante de Jim Carrey dans «Man On The Moon» n'est pas vraiment une surprise. Elle confirme le talent unique d'un burlesque hors pair.

Dans «Man On The Moon», Jim Carrey est simplement grandiose. Avec ses cheveux ondulés et mi-longs, son corps un peu mou et légèrement voûté, son *look* années septante, Jim Carrey/Andy Kaufman ne ressemble pas tout à fait au jeune homme longiligne et propret de «Liar Liar». Mais cette prestation n'est pas surprenante pour ceux qui ont pu apprécier l'extraordinaire génie propre à ce *showman* d'exception. Depuis «Mask», avec ou sans la technique du *morphing*, il est évident que ce grand garçon grimaçant renoue avec l'esprit «cartoonesque» du cinéma américain. Mieux encore, le grand benêt de «Dumb & Dumber» réinvente une forme de burlesque perdue depuis longtemps. Au moins depuis «Manhattan» de Woody Allen, à la fin des années septante. Durant les années huitante, le public européen lettré n'avait d'yeux que pour les merveilleux bavardages intellectualisants du talentueux juif new-yorkais.

Bref, la comédie était définitivement orpheline de corps souples et maladroits, toujours «en trop», qui provoquaient tout à la fois le rire et le malaise. Les comportements régressifs et chorégraphiques de Jerry Lewis, qui personnifièrent magistralement l'infantilisme américain, avaient bel et bien été relégués aux oubliettes. Mais avec l'apparition de Carrey sur grand écran, c'est le monde pervers, innocent et totalement schizophrénique de l'enfance qui rejaillit. Les comiques, malheureusement, donnent parfois dans le sentimentalisme un peu niais pour compenser leurs pulsions agressives. «Liar Liar» souffrait en partie de cette volonté de plaire au grand public. A l'exception de ce léger dérapage, Jim Carrey ne s'est pas départi de sa dignité. Aucune trace sur son visage de cette démagogie dégoulinante dont fait régulièrement preuve l'affreux Robin Williams. (la) ■